

de nos jours). La moutarde s'évapore, le vaporeux équilibre reste, et sous l'apparent dandysme transparaitra la finesse et la pointe de cet art.

M. Duhem joua la *Sonatine* avec une clarté parfaite, mais dans une sonorité un peu rocailleuse (il est tout excusé, le morceau est, pour les pianistes, tentant et fallacieux comme le diable). M<sup>lles</sup> Marika et Andrade, artistes pondérées et solides et Geneviève Martinet, qui a bien du talent, pour méritoire que soit leur ensemble, enveloppaient au contraire cette musique (essentiellement mâle au demeurant), de quelque flottement féminin.

Fred. GOLDBECK.

#### //// CONCERT D'ŒUVRES DE CAPDEVIELLE (Concerts Maurice Servais).

L'indépendance est une qualité d'autant plus rare — si paradoxal que cela puisse sembler — que les passions sont moins vives, l'orthodoxie moins rigoureuse, le style général moins tyranniquement établi. On trouve toujours des esprits prêts à s'insurger contre un ordre sévère, mais la volonté s'émousse à ne pas trouver de résistance.

Notre style musical actuel, assez malaisé à définir, commence néanmoins à se dégager avec une assez grande clarté. Certains principes et certains procédés prennent insidieusement force de lois et de poncifs. Du fait même qu'ils ne sont pas codifiés et qu'on les pressent plus qu'on ne les proclame, chacun s'efforce de se conformer aux usages en faveur, de peur d'avoir l'air d'un béotien ou d'un attardé. La liberté d'action et de pensée n'est pas brutalement censurée. Les indépendants ne reçoivent pas la palme du martyr : on les ignore. Tout au plus, si on se voit forcé de prendre position à leur égard, sourit-on d'eux avec cette condescendante sympathie, cette bienveillante indulgence qui cinglent plus âprement que l'invective.

Il fut un temps, singulièrement proche du nôtre, où le non-conformisme d'un jeune musicien comme Capdevielle aurait fait scandale. Il aurait gagné de chauds partisans qui auraient mené le combat de la défense d'un persécuté. On l'aurait discuté, violemment attaqué, il aurait suscité de vraies haines et des enthousiasmes. Aujourd'hui il est condamné à persévérer dans la voie qu'il s'est tracée sans ce double stimulant de l'opposition et de la faveur. Ce que valent ses directives, lui seul peut, sinon en juger, du moins s'en préoccuper. Personne n'est là pour s'étonner se scandaliser, se fâcher. Ses défenseurs éventuels se taisent, car à qui s'en prennent-ils ? Le plus sûr moyen de faire échouer une révolution, c'est de ne lui opposer aucune résistance. Faute de combattants, une bataille s'arrête et quand tout le monde est d'accord, il n'y a plus de combattants.

Ceci dit, il convient d'accorder une grande sympathie à l'inflexible persévérance que met Pierre Capdevielle à demeurer fidèle à son idéal et à s'y conformer envers et contre tout. Cette obstination silencieuse et solitaire mérite un véritable respect, car elle est le signe d'une conviction profonde et d'un caractère bien trempé. Ce n'est point là des vertus qui courent présentement les rues et jamais le vent n'a fait courber avec plus de facilité les têtes les plus fauades. Le courage consiste assez généralement à crier plus fort que les loups, mais en empruntant leur langage et leur point de vue. Aussi les risques sont-ils minces ! On se chicane sur un détail pour mieux se prouver à quel point on est d'accord.

Rien n'est moins aisé que de situer le style musical de Capdevielle. D'un tem-

~~~~~

pérament dramatique qui, à mon sens trouvera son plein épanouissement au théâtre pour lequel il me paraît avoir des dons exceptionnels. Attiré par les oppositions les plus heurtées, les jeux de l'antithèse où les extrêmes s'affrontent hardiment, ce musicien pêche sans doute par un gaspillage de contrastes. Sa pensée, ordonnée et logique nous apparaît souvent chaotique et nébuleuse non par un abus de la demi-teinte, des développements complexes et subtils, mais bien par cette oscillation lassante entre les extrêmes. Le médium d'un instrument ou de la voix retient peu son attention ; il use et abuse des registres exceptionnels, toujours à l'affût de la sensation sonore rare et intensément expressive. Les nuances de la passion, les états intermédiaires sont négligeables pour lui, la gradation lui répugne : moins cependant que le développement d'une pensée ou d'un état d'âme. Il ne veut que la sensation crue, dépouillée des contingences. En revanche, il a, fort heureusement, du souffle et un métier de compositeur qui le mettent en mesure de ne pas resserrer de façon inconsidérée ces oppositions brutales.

La matière musicale dont il use est issue de celle que forgea Debussy, mais elle est mise au service d'une pensée aussi diamétralement opposée que possible de celle de l'auteur des *Nocturnes*. Elle serait moins loin, par contre, de celle de Caplet, du Caplet de *Détresse* ou de la *Croix douloureuse*. Capdevielle se meut dans le tragique musical avec une aisance de fanatique. Il y a chez lui un goût, qui nous paraît un peu morbide, de l'outrance sentimentale. On songe aux *Chants de Maldoror*, aux pages les plus tourmentées des *Illuminations* ou d'une *Saison en Enfer*, on côtoie l'aspect macabre et sur-romantique des *Fleurs du Mal*. Toutes les sensations, tous les sentiments prennent, dans la musique de Capdevielle, une acuité, une intensité qui font songer aux perceptions des opiomanes. La voix et le piano sont sciemment maltraités en vue d'en tirer des effets surprenants, souvent saisissants et poignants, mais toujours âpres et frénétiques. Sensations d'écorchés, sentiments de fanatiques. Sensibilité exacerbée qui ne semble pas être forcée tant elle est constamment tendue et crispée.

Les esprits timorés ne seront jamais à l'aise devant un tel art et j'imagine malaisément comment les vierges diaphanes ou les froides sportives qui sussurent *D'une Prison* ou l'ineffable *Colibri* se comporteraient si on leur livrait les *Malédictiones*, *Soir de Printemps* ou cette étrange et ardente *Prière de Péguy* où Capdevielle jette un défi à tous les pions de la terre et que Mme Dewinsky chanta avec autant d'habileté que de puissance dramatique.

Le fait est que s'il fallait donner une note à l'auteur de ces œuvres sans commune mesure avec ce que nous avons coutume d'entendre, on serait fort embarrassé. C'est pourtant ce qu'on exige toujours, plus ou moins, du critique. Evidemment, si on nous demandait si c'est mieux ou moins bien que Jean Françaix ou que Vittorio Rieti nous resterions pantois. On constate cette musique plus qu'on ne se mêle de la juger. Elle suscite notre curiosité et retient notre attention mais qu'on n'attende pas de nous de la classer dans le palmarès des postulants actuels à la gloire. Au reste Capdevielle nous paraît une nature de philosophe et, à ce titre, peu doit lui importer d'être évalué sommairement. Il vise plus loin et, je crois, plus haut que le succès du jour. En dépit des apparences, il y a fort à parier que lorsque bien des noms en faveur aujourd'hui seront oubliés, celui de Capdevielle sera parmi ceux

qu'on proposera à la ratification du jugement de nos héritiers. Ce mirage — car c'en est un — vaut bien celui du succès éphémère et savamment prémédité et favorisé.

Robert BERNARD.

//// CONCERTO POUR PIANO ET ORCHESTRE DE Mme SKALSKY OSBERG. (PASDELOUP).

L'Association des Concerts Padeloup, continuant son effort pour faire connaître la musique des jeunes, vient de monter cette très intéressante *première audition*. Ce *Concerto pour piano* est du type dit athlétique (le public adore cela). Les parties lyriques à très forte tension, écrites dans la ligne Tchaïkowsky-Scriabine, adoucissent et colorent excellemment les vigueur parfois puissantes de sections rythmiques, établies sur les innovations de Strawinsky et Prokofieff.

On peut faire quelques réserves sur l'orchestration chargée d'une harmonie très complexe et très appoggiaturée, il n'en reste pas moins évident que la première œuvre de ce compositeur laisse entrevoir une possibilité de carrière fort brillante, au cours de laquelle peut s'alléger l'expression massive encore d'une âme tourmentée.

Le pianiste, M. Ivan Basilewsky, a joué cette œuvre particulièrement périlleuse avec une technique éblouissante et la plus juste compréhension du style ; doué de qualités exceptionnelles, ce virtuose, à qui le public ne ménagea pas ses applaudissements, devrait normalement faire la plus brillante carrière.

Serge MOREUX.

## A travers les concerts

//// CONCERT DE LA REVUE MUSICALE.

Dans la belle salle de musique de M. et Mme Henry Gouïn, si propice au recueillement, car les sonorités de l'orchestre et de l'orgue sortent d'un balcon intérieur qui cache les instrumentistes au public, nous avons entendu un concert de *La Revue Musicale*, composé de musique ancienne et d'une première audition contemporaine.

Dans la partie ancienne nous avons eu d'abord une *Cassation* de Haydn, charmante, mais combien longue. Si vraiment ces *Cassations* étaient faites pour accompagner un repas, on se demande de combien de plats il pouvait bien se composer, et l'on est forcé d'admirer les capacités digestives de nos illustres prédécesseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Puis, deux *Sonates* de Mozart, pour orgue et trois instruments, d'une musique ravissante, mais j'ai infiniment regretté les abus de registration en quinton à l'orgue ; les lignes exquises de la mélodie mozartienne, constamment doublées à la quinte, donnaient à cette musique une allure d'une impertinence polytonale assez invraisemblable. M. Fendler dirigea avec soin ces diverses œuvres.

La première audition fut celle du *Concerto* de Jacques Ibert, pour saxophone et petit orchestre. La première partie avait été jouée la saison dernière à Triton, où elle avait eu un triomphe. Le succès d'Ibert fut aussi grand avec le *Concerto* complet. C'est une des œuvres d'Ibert que je préfère pour sa vie, sa fantaisie, sa joie